

LOUIS BOUSQUET

University of Honolulu at Mānoa,

Département de langues et littératures d'Europe et des Amériques (LLEA)

lb2010@hawaii.edu

Âme *mā'ohi* et homoncules sans âme chez Titaua Peu

Mā'ohi Soul and Soulless Homunculi in Titaua Peu's Novels

Abstract

Titaua Peu uses her two novels, *Mutismes E'ore te vāvā* and *Pina*, to denounce colonialism's ongoing deleterious effects on contemporary Tahitian society. In *Pina*, she introduces an unlikely spokesman, a mediocre middle-aged Parisian man, Michel, to pinpoint and condemn the foreigner's misdeeds plaguing her island. Michel tells his unhappy story and the hopeful story of his ex-mistress, Hannah, unveiling the fundamental stakes involved in the *mā'ohi*'s struggle for emancipation. Through close textual analysis and the use of social, linguistic, and historical background information, this work will focus on Michel's diatribe. I will question his role and responsibility in Hannah's struggle, demonstrating how the empty self of the Western homunculus and the violent fathers of Polynesia are the ultimate perpetrators of this ongoing destruction.

Keywords: colonialism, homunculus, violence, exploitation, *mā'ohi*, soul, redemption

Mots-clés : colonialisme, homoncule, violence, exploitation, *mā'ohi*, âme, rédemption

Introduction

Titaua Peu est une écrivaine tahitienne et l'auteure de deux romans, *Mutismes E'ore te vāvā* (Peu 2021) paru en 2003, et *Pina* (Peu 2016), paru en 2016. Ces deux textes importants, à la fois par leur qualité littéraire, mais aussi pour le témoignage qu'ils donnent sur la situation sociale, politique et culturelle de l'île de Tahiti, nous offrent de nombreuses perspectives et une multitude de pistes de lecture possibles. Ce travail s'intéressera aux maux les plus essentiels qui accablent la société tahitienne selon Peu, à travers leur dénonciation par un personnage atypique, décalé, voire déplacé, le français métropolitain Michel.

J'étudierai plus précisément dans cet article les éléments exposés dans son chapitre éponyme dans lequel le plumitif fait une liste non exhaustive des inégalités et des abus issus de l'entreprise coloniale. Je tenterai de remonter à l'essence d'une situation profondément délétère dévoilée par Michel, et qui révèle toute l'avidité et la concupiscence de visiteurs sans âme qui s'attaquent de préférence aux jeunes filles *mā'ohi* dans l'espoir secret et inavoué de s'emparer d'une dimension mystérieuse de leur être, une dimension qui leur échappe irrémédiablement. La dénonciation de Michel, et à travers lui celle d'Hannah, son ex-maîtresse tahitienne, fonctionne comme un miroir ; elle trace le portrait sans concession d'un archétype inattendu, l'homoncule occidental en errance. Ce travail sera partagé en quatre parties. Dans un premier paragraphe, je présenterai brièvement les deux romans de Titaua Peu et leurs enjeux majeurs. Dans la deuxième partie, je définirai les conditions dans lesquelles Michel fait son constat, et je préciserai l'objet ultime de toutes les convoitises des visiteurs étrangers, « l'âme tahitienne ». Dans la troisième partie, je montrerai que la dénonciation des dysfonctionnements de la société tahitienne par Michel s'accompagne d'une mise en abîme personnelle, romantique et paradoxale qui illustre un aspect quasi pathologique de la relation entre la France et Tahiti. Je décrirai dans la quatrième et dernière partie, la raison du ressentiment profond des personnages *mā'ohi* du roman envers cette multitude de visiteurs étrangers, un rejet exprimé par Hannah qui condamne non seulement des comportements méprisants, mais révèle aussi une « nature » déficiente de la part des prédateurs du roman ; des êtres vides de sens et remplis de désirs charnels. Le titre évocateur de l'article de Daniel Marcelli : « Une psyché vide d'émotion exige un corps plein de sensations » (Marcelli 1996 : 111–127), s'il ne concerne pas la même problématique (comportements addictifs de l'adolescence), résume en partie la logique du désir qui anime l'homoncule envers sa compagne *mā'ohi*, et qui souligne un besoin absolu de cet « autre » exotique pour exister. L'emploi du terme de *mā'ohi* mérite ici une rapide justification. Il est assez généralement accepté par la population autochtone et concerne ce qui est indigène à Tahiti. Duro Raapoto (linguiste, écrivain et théologien polynésien français) : « explique (1978) que *mā'ohi* désigne ce qui est indigène, enraciné dans la terre. Il cite le terme inverse, *hotu pāinu* (ou *hutu pāinu*), désignant stricto sensu le fruit de l'arbre *Barringtonia* (*hotu*) qui dérive (*pāinu*) sur la mer et vient prendre racine sur les rivages. » (Saura 2009 : 121).

Histoire

Le premier roman *Mutismes* (le titre sera raccourci dans ce travail) est un *bildungsroman*, un texte d'apprentissage, mais aussi le récit d'une prise de conscience autobiographique : « *Mutismes* est un roman autobiographique. » (Peu 2016). Il raconte la jeunesse d'une jeune *mā'ohi* vivant à Tahiti entre les années 80/90, et son éveil personnel qui correspond aussi à l'éveil d'une pensée politique. En se rapprochant du mouvement indépendantiste tahitien, le personnage tombe amoureux de l'un de ses leaders, Rori. Cet engagement se terminera avec les événements d'insurrection et de destruction de septembre 1995 à Tahiti, le saccage de l'aéroport de Fa'aa et le pillage de Papeete pour protester contre la reprise des essais nucléaires français à Moruroa et Fangataufa. La jeune femme, traumatisée par ce déferlement de violence, sera envoyée en France par sa mère à la conclusion du récit. Le témoignage de Peu à travers son héroïne, donne toute l'ampleur d'une violence désespérée et d'un danger pressant qui sourd dans la société tahitienne et que personne ne semble vouloir ou pouvoir exprimer : « *Mutismes* était un ouvrage

de l'urgence, de l'urgence politique, il fallait dire certaines choses. » (Peu 2016) *Pina* raconte l'histoire similaire de cette double prise de conscience, la révélation d'une aliénation mortifère à la fois personnelle et sociale ; mais cette fois-ci par le biais d'une multitude de voix. *Pina* est un « roman choral » qui dépeint l'histoire d'une famille polynésienne pauvre, en souffrance, à travers un couple de parents *mā'ohi* en perdition. Le mari Auguste et la femme Ma se victimisent, victimisent leur famille, et sont aussi les victimes d'une société qui les ignore et les marginalise. À la suite d'un accident de voiture provoqué par l'ébriété d'Auguste, et qui entraîne la mort d'une autre automobiliste, le père de famille est plongé dans le coma. Alors qu'elle lui rend visite, Ma rencontre le mari de la victime, John un « demi » (métis de Polynésien et d'un autre groupe ethnique.) Elle a une relation sexuelle imprévue et transgressive avec ce dernier qui lui permettra de s'émanciper peu à peu de la terrible tutelle de son mari alcoolique et violent. Le roman narre en parallèle la tragique histoire du grand-père d'Auguste, le géant guerrier Matahi, mort dans son combat contre l'armée coloniale française. *Pina* peut être considéré comme le prologue et la suite de *Mutismes* à travers le destin d'une petite fille, Pina, et son parcours surprenant qui la mène d'une enfance martyrisée, vers un triomphe personnel et international à la conclusion du roman. De ce point de vue, *Pina* contrairement à *Mutismes*, s'achève par une rédemption et invente un futur possible, affranchi de la domination familiale et masculine d'une part, et libre de la coercition politique et économique française d'autre part.

Corps et âmes

Michel est l'amant métropolitain d'Hannah, la fille de Ma et d'Auguste qui vit un exil momentané en France au début du récit. Michel est un personnage important dans l'histoire, car il propose une perspective polémique éclairante sur l'épopée coloniale et touristique qui occupe Tahiti et le Pacifique polynésien depuis Cook et Bougainville jusqu'à notre époque contemporaine. Dans un court texte qui mêle des ratiocinations personnelles et des observations plus générales sur la situation sociale, politique et économique de Tahiti, Michel vitupère contre les injustices multiples qui accablent la société tahitienne. Le prosateur précise très rapidement que nous avons affaire à un processus de colonisation en développement : « Il faut croire qu'on a tort de penser que l'époque coloniale, c'est du passé. On a même tort de parler aujourd'hui de néocolonialisme. Le colonialisme, et je l'ai vu moi-même, n'a pas d'époque, pas d'âge. » (Peu 2016 : 296) Cette déclaration polémique ancre son discours dans une actualité pressante. Les problèmes de Tahiti ne sont pas uniquement le fruit du passé, mais la conséquence d'une histoire immorale qui se perpétue jour après jour. C'est ainsi que Michel va jusqu'à justifier la colère et la violence des populations autochtones qui souffrent des comportements destructifs des étrangers : « Ils ont bien raison de détester ces hommes qui, sous prétexte de posséder la femme, veulent posséder l'âme tahitienne. » (Peu 2016 : 290) L'enjeu est posé, l'observateur extérieur, détermine deux groupes clairement délimités ; d'un côté il y a « ces hommes », les étrangers, les touristes, les « métros », les *papa'a* (« Des étrangers blancs », Saura 2011 : 86), les visiteurs, les voyageurs, les *hotu pāinu*, ces graines à la dérive qui sont métaphoriquement opposés aux autres, les enracinés, ceux qui sont solidement arrimés à la terre de leurs ancêtres : les *mā'ohi*, ou encore les « *ta'ata tumu* : « hommes d'origine », au sens figuré ; « hommes troncs d'arbre », au sens propre » (Saura 2011 : 77). Ces deux groupes humains, ces deux peuples se toisent souvent, se fréquentent parfois, et coexistent de plus en plus séparés. Lorsque Peu

oppose les autochtones, les *ma'ohi*, aux Français colons, elle ne fait pas abstraction des autres populations présentes aussi depuis plusieurs générations à Tahiti, comme les Chinois, les autres Européens et les « demis », des métis d'un de ces trois groupes. Hannah parle ainsi à propos de cette multitude de « deux, voire trois ou quatre groupes ethniques » (Peu 2016 : 295). Ils vivent côte à côte, mais séparés toujours selon le témoignage d'Hannah. Un témoignage que Michel corrobore et justifie en illustrant l'avidité des uns qui prétendent s'accaparer l'âme des autres. Le verbe « posséder » utilisé à dessein par Michel, place d'emblée son discours dans un combat existentiel pour la liberté et la survie du peuple tahitien. Le verbe a plusieurs acceptions ; sous sa forme pronominale, il implique une indépendance, afin d'être libre il faut pouvoir se posséder soi-même et non pas être la possession, même symbolique, d'un être ou d'une entité extérieure. La prise de conscience d'une telle aliénation sera le prétexte à d'autres violences dans le roman. Auguste le père d'Hanna et de Pina, rudoie ses enfants et viole sa femme et ses filles. Dans la deuxième partie de *Pina*, il se présente comme le vengeur de son peuple. Auguste se fera « justicier », le redoutable père de famille assassine à coups de couteau le souteneur français de sa fille Rosa, ainsi que deux hommes d'affaires « locaux » qui droguent de jeunes Tahitiennes pour les violer dans des soirées privées. Le combat d'Auguste comme le libelle de Michel se focalisent autour du même enjeu, le corps des jeunes femmes *mā'ohi*, car selon le père de famille nombreuse : « Quand on a pris les femmes on a pris la terre. Il fallait qu'Auguste les empêche coute que coute de voler leurs filles. » (Peu 2016 : 268) C'est ainsi que lorsque Michel parle de possession, il propose une vision englobante qui touche à tous les niveaux de l'identité tahitienne. La possession des étrangers, consacrée dans *Pina* par l'appropriation des jeunes corps féminins (et masculins) indigènes ainsi que celle de la terre est la partie la plus tangible et la plus symbolique de ce processus d'appropriation. Matahi, l'ancêtre illustre, perd sa terre en tombant sous les balles françaises, et son petit-fils Auguste fait l'expérience cruelle de cet héritage volé : « L'absence de terre, le désir d'en posséder une, ô comble des jours modernes. Racheter sa propre terre. » (Peu 2016 : 62). Mais le but ultime est plus large encore, si l'on s'en tient à la description qu'en fait Peu. À travers la dépossession des corps et de la terre, le but est d'atteindre « l'âme tahitienne », la partie la plus abstraite, et la plus mystérieuse de ce processus. Le concept récurrent d'« âme tahitienne », voire d'« âme *mā'ohi* » (Peu 2021 : 34) ou encore « âme polynésienne », est une notion ésotérique qui revient à plusieurs reprises dans les deux romans de Peu, et qui doit être clarifiée autant que possible, afin de tenter de définir cette menace existentielle dénoncée par les deux hommes. L'idée existe principalement de façon négative, elle émerge suivant un phénomène de convoitise propre aux étrangers, à travers leur cupidité et leur appétit inextinguible de consommation des choses, des êtres, et aussi des idées. Les prédateurs sont pléthores chez Peu, mais ils ne sont jamais exclusivement ni *mā'ohi* ni d'origine étrangère. « L'âme tahitienne » est un concept qui s'oppose fondamentalement à cette consommation compulsive et triviale, elle se rapporte à ce qu'on ne doit pas toucher, ce dont on ne doit pas se saisir, ce qui est tabou et a trait au sacré, à l'enfance, à la vie et à la mort : « Et c'est là que tout dérapait. Là que la mort rentrait dans leur âme d'enfant. » (Peu 2016 : 316) Si nous nous tenons au témoignage de Michel, nous pouvons déduire que ce terme quelque peu énigmatique peut être défini comme ce qui résiste encore un peu à ce processus d'appropriation historique qui n'est pas immédiatement accessible et provoque le désir de tous les « porcs trop gourmands » (Peu 2016 : 94) des deux récits. Avant de m'intéresser de plus près à ces prédateurs cupides qui enfreignent tous les tabous et menacent le futur de Tahiti, je préciserai la dimension intime et paradoxale de la dénonciation de Michel.

Abîme littéraire

En parallèle à cette accusation sans appel, le court texte de Michel est aussi un testament doux-amer sur les changements de sentiments de son ancienne maîtresse Hannah, sa : « princesse des îles » (Peu 2016 : 207), envers lui. La fin de la relation amoureuse entre les deux amants coïncide avec le retour à Papeete d'Hannah, et son engagement politique pour l'indépendance de Tahiti. La dénonciation de Michel peut donc se lire comme une mise en abîme de son couple qui périlite et de la relation difficile de la France avec sa colonie (Tahiti possède aujourd'hui le statut d'un pays d'outre-mer). L'une existe en parallèle avec l'autre sans n'être jamais directement connectée, comme l'indique l'étymologie du terme « *Abyme*. – C'est le cœur de l'écu. On dit qu'une figure est en abîme quand elle est avec d'autres figures au milieu de l'écu, mais sans toucher aucune de ces figures. » (Foras 1883 : 6) Nous ajouterons, pour clarifier le recours à ce procédé la précision suivante de Dällenbach sur la mise en abîme telle que nous la concevons chez Peu : « est mise en abyme toute enclave entretenant une relation de similitude avec l'œuvre qui la contient. » (Dällenbach 1977 : 18). Selon cette perspective, le rapport de dépendance mortifère entre les *mā'ohi* et les Français métropolitains est fondé sur un attachement sentimental obsessif, quasi pathologique, qui se délite inexorablement dans le roman malgré les efforts de Michel : « Je voulais la garder pour moi. Le fait qu'elle reste française, ça me permettait de maintenir nos destins et nos vies liés... » (Peu 2016 : 294) L'obsession amoureuse de Michel est donc un frein potentiel au développement personnel de la jeune fille, à sa volonté d'indépendance. Cette dernière accaparée par son combat pour la liberté se détache très vite de son amant comme il le note avec tristesse : « Je sais bien qu'elle s'éloignait de nos rencontres, de nos siestes crapuleuses, de nos silences. Je voyais bien que revenir auprès des siens avait ôté chez elle cette libido qui m'avait étourdi. » (Peu 2016 : 291). Le couple est ici un vecteur paradoxal de silences ; que ce soient les silences complices des amants qui se comprennent ou les silences lourds de ceux qui ne s'aiment plus, les silences sont essentiellement contraires à la parole rebelle, individuelle, qu'incarne désormais Hannah. C'était précisément le propos de l'incipit de *Mutismes*, une injonction à mettre fin au silence : « *Mutismes*, pour tous ces silences qui ont miné l'âme polynésienne... » (Peu 2021 : 7). Les silences plus ou moins forcés éteignent l'âme passionnée de la jeune fille qui doit faire entendre sa voix pour exister. Par ailleurs, on pourrait reprocher au pamphlet de Michel de s'approprier la voix de celle qui le rejette, de s'arroger sa parole comme une ultime et pathétique tentative de reconnexion. Michel prétend au contraire que son entreprise est un acte de dévouement pour celle qu'il aime toujours : « C'est donc pour elle que je fais tout ça. » (Peu 2016 : 291). Il reste néanmoins le fait que c'est par le biais du combat d'Hanna qu'il trouve son inspiration et écrit son premier texte véritable. C'est ainsi que lorsqu'il souligne les affres de la création littéraire, il fait une allusion indirecte à la parole militante de la jeune fille qui inspire sa créativité : « Bienheureux celui qui peut écrire, s'écrire, et crier. » (Peu 2021 : 287). Cette créativité coïncide avec la gravité de la lutte d'Hanna pour la survie de son peuple, son message doit être exprimé coûte que coûte, Michel est conscient de cet impératif malgré les limites de sa propre connaissance sur le sujet :

À l'idée en fait que je tente, par amour, de reconstruire une histoire, des histoires de personnes. Que je ne connais pas tellement moi-même, mais dont la singularité, les blessures aussi — l'une ne venant pas des autres ? — me paraissent urgentes à dire. (Peu 2016 : 293)

L'urgence du message et l'inspiration approximative de l'écrivain raté sont le point de départ de sa réflexion littéraire sur Tahiti. L'importance des mots, de la parole retranscrite est telle, que Michel, sous

le mode d'une ironie réaliste, compare sa quête d'inspiration à une quête de sacré. Il reprend le leitmotiv des *Béatitudes* du Nouveau Testament « sacralisant » de fait l'art littéraire : « Bienheureux celui qui n'a jamais ressenti la douleur des mots qu'on n'arrive plus à trouver. » (Peu 2021 : 293). La passion de Michel pour la création littéraire finit par l'identifier à son support ; il devient à la fois le métonyme et la chimère de tous les livres qu'il a lus et ceux qu'il n'a pas écrits : « Comme si le papier m'avait bouffé (...) Bouts de papier mêlés à ma chair. Bout d'homme, mêlé aux écrits des autres » (Peu 2021 : 288). Michel se présente ainsi comme une sorte d'incarnation maudite et impuissante, un idéal littéraire présent dans toute l'œuvre de Titaua Peu et partagé par Hannah : être celui ou celle qui pourra raconter Tahiti, dénoncer les injustices qui accablent Tahiti avec toute la puissance et la singularité conférées à la littérature : « Jeune femme qui aurait pu écrire des livres, qui aurait pu devenir la Toni Morisson de son bled. » (Peu 2021 : 291). Michel et Peu sont les doubles littéraires d'Hanna dans le texte, ils détournent ce médium, l'arme absolu du colonisateur, au profit de la lutte pour l'émancipation d'Hanna et de son peuple. L'auteure dénonce ici avec Michel, et de façon paradoxale une autre inégalité de fait, une prérogative culturelle qui a permis aux Occidentaux d'imposer une parole écrite à ceux qui n'en avaient pas : « Qui se sont autoproclamés scribes d'un peuple sans stylo. » (Peu 2021 : 290). C'est tout le paradoxe, l'ambiguïté, et aussi la force de la dénonciation de Michel. Titaua Peu utilise un écrivain sans œuvre pour décrire les affres de la création ; elle se sert d'un personnage masculin d'âge moyen, parisien, et féru de littérature, pour à la fois mettre en garde contre le pouvoir de l'écriture, mais aussi le glorifier et s'emparer de cet instrument de domination culturel ; et c'est par finalement par la voix de cet homme qu'elle accuse d'autres visiteurs occidentaux d'appropriation culturelle : « Et je vous parle pas de ces intellos shootés au monoï » (Peu 2021 : 290). Le personnage se transforme de fait en une sorte d'archétype et de bouc émissaire dans le roman ; il est tout à la fois, le coupable désigné d'une situation déplorable, même s'il n'a rien à voir directement avec cette histoire : « J'étais un colon, je restais à ses yeux un colon ou un fils de colon. » (Peu 2021 : 294). Il est aussi d'un point de vue personnel la « victime » d'Hannah : « Parfois, je me sens floué. J'ai cette sale impression qu'elle a joué avec ma vie, avec mon cœur surtout. » (Peu 2021 : 288). Le message de Peu est clair, l'auteure nous annonce que le rapport de force entre Tahitiens et Occidentaux est en train de s'inverser à travers le personnage symbolique de Michel, et que nous sommes désormais très loin de l'exotisme prédateur de Loti. Hannah et Michel ne sont pas Rarahu et Harry Grant même si le constat d'une incompréhension réciproque reste encore de mise : « entre nous deux, il y avait des abîmes pourtant, de terribles barrières, à jamais fermées ». (Loti 2015 : 310) Ce n'est plus le fringant officier de marine qui abandonne sa conquête, mais la jeune « indigène » qui délaisse son amant français décati. La dynamique personnelle n'est plus la même, et le contexte historique et social est tout autant bouleversé. Michel se fait le porte-parole autoproclamé et coupable d'une situation qu'il ne connaît que très superficiellement. Mais au-delà des limites de ses connaissances factuelles, ce sont surtout ses limites personnelles, existentielles, qui semblent intéresser l'auteure.

Homoncule

Michel est l'archétype d'un type d'homme condamné à de nombreuses reprises dans les romans de Peu, jusque dans le témoignage de son ex-maîtresse : « Français moyen, tu viens parler de nous sans même nous connaître... » (Peu 2021 : 289). Hannah adresse son mépris et son indignation aux médiocres, ces êtres insignifiants, ordinaires, qui forment la multitude des visiteurs sans qualités particulières, qui

envahissent son île et prétendent imposer aux *mā'ohi* leurs valeurs tout en s'emparant de leurs richesses. Michel est leur « pape » symbolique et involontaire dans le roman : c'est un être peu attirant, solitaire, maladroit et secret, dépourvu de toute substance. Il est sans réseaux ni famille (sauf une mère qui habite en banlieue parisienne), sans croyance ni religion : « moi l'athée, moi l'impie, spécialiste du cynisme. » (Peu 2021 : 292). Il apparaît en somme, et contrairement à Hannah, sans véritable histoire ni identité propre, autres que celles conférées par ses lectures et son lieu de résidence (Paris). Il ne fait pas grand-chose non plus dans la vie ; il a des ambitions d'écriture, mais il mourra sans rien avoir écrit d'importance, sans avoir réalisé le moindre projet d'envergure ; il lèguera de façon significative à Pina, un : « manuscrit. Inachevé. En réalité, jamais entamé. » (Peu 2021 : 289). Son rôle principal dans l'histoire, autre celui de référence littéraire, est d'être un amant transi, un faire-valoir, un témoin extérieur déconfit qui dénonce les autres homoncules qui traversent l'île remplis de leurs désirs (l'homoncule devient alors par jeux de mots l'être confiné à son obsession sexuelle). Ces créatures essentiellement tronquées sont entraînées dans une fuite en avant par leur besoin absolu d'évasion. Nous pensons ici à la description de Bardolle, qui répond indirectement aux comportements dénoncés chez Peu : « *Homonculus touristicus* est un individu en fuite, il s'ennuie, il s'évade, il s'échappe. Rien ne peut le faire dévier de son besoin de foutre le camp. » (Bardolle 2008 : 96). Le personnage nous rappelle de fait dans ses souffrances et ses aspirations l'archétype houellebecquien, un autre homoncule, dont le protagoniste de Peu partage coïncidemment le prénom, puisque la majorité des héros de Houellebecq se prénomment comme leur auteur, Michel. « Les Michel » chez les deux écrivains, représentent malgré eux un Occidental malheureux et pusillanime, qui traîne sa misère existentielle aux confins du monde : « Jusqu'au bout je resterai un enfant de l'Europe, du souci et de la honte » (Houellebecq 2001 : 363). Cette misère est le fruit de la modernité, un processus anthropologique, technologique et économique qui le coupe de ses racines spirituelles et historiques, tout en le réduisant au rôle caricatural de séide de la société de consommation, une société qui révèle cruellement ses manques et multiplie ses frustrations : « L'homoncule est un être brimé par la société matérialiste, tiraillé à l'absurde entre son immense désir et son impuissance à le satisfaire. » (Bousquet 2022 : 191–200). L'homoncule est étymologiquement un « petit homme », ou la reproduction alchimique minuscule de l'être humain véritable. Il se présente volontairement chez Peu comme un être limité, borné, et effacé lorsqu'il se compare par exemple à son ex-maîtresse tahitienne. Le seul aspect qui semble le distinguer de la cohorte des visiteurs étrangers à Tahiti, c'est l'acceptation résignée de son échec. Car contrairement à la majorité des Occidentaux présents dans le Pacifique, Michel prétend n'être fasciné ni par Tahiti ni par les voyages en général. Sa relation avec cette terre peut être ainsi considérée comme une déconvenue malgré une curiosité initiale : « Tahiti, n'a pas été tellement une terre d'accueil pour moi (...) J'ai voulu la découvrir. Je n'y suis pas arrivé. Tant mieux. » (Peu 2021 : 291). Son échec bienvenu est à mettre en perspective avec le concept d'« âme tahitienne » dont le mystère doit être respecté et non pas saisi. Michel prétend de sorte échapper aux pièges du tourisme immoral et des stéréotypes faciles, ce qui lui permet de mieux éclairer le lecteur ignorant au sujet d'une situation politique et culturelle complexe et pernicieuse. Cette situation a trait à la fascination entre ce lieu et l'étranger de passage, elle est essentiellement inévitable du fait d'une histoire écrasante : « C'est principalement l'image de la Nouvelle-Cythère que peut nous proposer l'inconscient collectif européen. On peut constater que même nos rêves sont les fruits de l'idéologie. » (Draperi 1996 : 10). Une « idéologie » que partage Michel et qui altère l'expérience de tous les voyageurs qu'ils le veuillent ou non. Son attirance pour Hannah est marquée par le sceau de cet héritage dévastateur : « La vérité, c'est que nous sommes tous ainsi. Nourris à la mamelle

de Mama exotisme. » (Peu 2021 : 290). Ce prisme faussé révèle, par l'allégorie, l'hypocrisie d'une relation inégale entre autochtones et visiteurs. Michel souligne à renforts d'exemple, un système colonialiste fondé sur des bases injustes profondément inégalitaires qui empêche toute cohésion sociale forte et délite sans cesse les rapports entre Tahitiens et étrangers. Il rejoint en cela une définition anthropologique plus large : « la colonisation est d'abord un rapport de force inégal entre deux sociétés distantes dans l'espace. » (Saura 2015 : 85) À la séparation des deux peuples : « Cet apartheid qui ne s'avoue pas » (Peu 2021 : 289), s'ajoute ici un autre écart cette fois-ci géographique. Tous les problèmes soulevés par Michel procèdent de cette distance littérale et métaphorique : « En fait, le voilà le fond du problème. Car il y a bien un problème. C'est cet « ici » et ce « là-bas » (Peu 2021 : 289), deux terres pour deux peuples avec deux perspectives fondamentalement distinctes. Michel utilise pour illustrer son propos l'exemple emblématique des *Golden boys* : « à la tête de grosses entreprises locales, ils occupent quelquefois des postes clés dans l'administration. » (Peu 2021 : 296). Ces représentants d'une énième mouture de la colonisation sont, selon l'observateur, des visiteurs de passage venant principalement de Paris à l'instar de Michel, et dont les contacts avec la population se limitent à des échanges brefs et tarifés, doublés d'un dédain ostentatoire : « L'impunité. Le mépris. » (Peu 2021 : 295). Mais ce rapport superficiel avec les autochtones et leur arrivée récente ne les empêchent pas de sentir vis-à-vis de l'île et de ses habitants : « une légitimité intangible. » (Peu 2021 : 296). Le comportement des *Golden Boys* souligne une asymétrie de rapport basée sur un sentiment de supériorité infondé de la part des étrangers qui révolte Michel et nous rappelle la phrase d'Henri Hiro résumant l'impasse qu'un tel sentiment génère : « Si tu étais venu chez nous nous t'aurions accueilli à bras ouverts. Mais tu es venu ici chez toi, et on ne sait comment t'accueillir chez toi ». (Saura 2015 : 85). Les *Golden Boys* ont vis-à-vis des Tahitiens une arrogance de classe et de race profondément toxique qui compromettent le système tout entier et entraînent des conséquences sociales dramatiques, avec la marginalisation de certaines populations devenues invisibles, comme la famille polynésienne d'Hannah. Ce sentiment de supériorité n'est par ailleurs justifié par aucune légitimité objective, aucune qualité supérieure, aucun fait d'armes impressionnant autre que ceux conférés par l'argent et par un pouvoir venu d'ailleurs. Leur mépris arbitraire est insupportable pour Michel comme pour Hannah, car les *Golden boys* « brillent » en vérité par leur conformisme et leur bêtise : « Ils ont le sourire de ceux qui savent, qui ont « réussi » et, surtout, qui ont un avis sur tout : la religion, la politique, surtout la politique... « Tous des cons sauf moi. » » (Peu 2021 : 297). Cependant, l'argent et le pouvoir ne suffisent pas à expliquer l'arrogance de ces personnages antipathiques, car les autres étrangers présents sur l'île, qu'ils soient riches ou pauvres, ont des attitudes similaires héritées à la fois du colonialisme, et d'un système marchand qui fait des visiteurs des consommateurs exigeants et cupides. C'est là que le bât blesse pour Hannah, le mépris affiché doublé d'une convoitise destructrice n'émane plus de conquérants triomphants et inarrêtables, remplis de certitudes et de puissance, et portés par leur culture, leur foi religieuse, ainsi que leur supériorité technologique. Au contraire ce sont désormais des êtres faibles, des individus en errance à l'image de celui qui les dénonce et s'en excuse : « Seuls à en crever, en fuite perpétuelle, à la recherche d'un peuple qui voudrait bien les aimer. » (Peu 2021 : 290). Telle est la découverte fondamentale que fait Hannah à travers Michel ; Tahiti s'avère pour les visiteurs étrangers un piège exotique et un miroir vertigineux dans lequel le voyageur occidental découvre à la fois son immense solitude, et sa vacuité existentielle : « Au soleil des tropiques, dans l'instant où nous enlevons nécessairement nos habits, nous nous apercevons sans corps pour ne pas dire sans âme. » (Draperi 1996 : 14). Cette révélation explique la soif inextinguible

des prédateurs de tous bords dans le roman pour les jeunes corps exotiques, et à travers eux, ce qui les anime en profondeur. C'est aussi pour cette raison que Michel dénonce la concupiscence de cette cohorte d'homoncules médiocres qui ne sont plus capables que de souiller (le verbe revient deux reprises sous la plume de Michel) de leurs « désirs lubriques » (Peu 2021 : 296), ce qu'ils ne peuvent atteindre : « Souiller (...) le reste de dignité de ces filles (...) Avilir plus encore les laissés-pour-compte, ces filles et quelques garçons des quartiers pauvres de la banlieue de Papeete. » (Peu 2021 : 317). L'utilisation du verbe souiller implique dans ce contexte une dimension morale défaillante, comme si la nature même de ces arrivants était salie, entachée par un manque intrinsèque, qui génère la frénésie de leur désir fébrile comme unique moyen de rédemption illusoire. Ces désirs corrompus ne sont pour Hannah que l'expression de leur insuffisance, et de leur vaine tentative de se trouver à peu de frais une « âme de secours », ou pire encore pour les plus nihilistes (comme les victimes d'Auguste), de détruire par leur perversion ce qu'ils ne pourront jamais vraiment posséder. C'est ainsi que l'objectification raciste des corps polynésiens, les jeunes vahinés symbolisées dans le récit par la sœur d'Hannah, Rosa, est rationalisée par l'auteure : « leurs femmes, parce qu'elles n'étaient sans doute pas trop noires, devenaient le salut de tous ces hommes échoués. » (Peu 2021 : 317).

Conclusion

Michel dévoile à grands traits, les turpitudes du microcosme tahitien ; une société profondément inégalitaire, malade de ses dépendances et de ses compromis, soutenue par une économie artificielle entretenue par la France, à laquelle s'ajoute un tourisme parasitaire immoral, salvateur sur le court terme, mais dévastateur dans la longue durée. Dans son allégorie à la fois idéaliste et funeste, l'homoncule Michel déshabille les mythes et les illusions de son cynisme geignant. Le pamphlétaire considère qu'il ne peut plus y avoir de mystère ni d'entente possible entre les Tahitiens et les Français, car tous les discours vertueux ne sont en fait que les faux-nez d'une avidité mercantile et d'un cynisme sexuel profond de la part des Occidentaux dont il fait partie. Sa description crue ne souffre d'aucune ambiguïté : « Je suis venu ici en ami, pour consommer, pour bien vivre, pour te faire vivre. Et puis pour baiser ta femme et ta sœur, enculer ton frère au moyen d'un salaire misérable et racheter ta terre en déshérence. » (Peu 2021 : 290). La violence et la vulgarité du langage sont à la mesure du niveau de perversion dénoncé dans cette entreprise de dévastation. Toute la dramaturgie de *Pina* dans la seconde partie du roman, celle qui voit le retour d'Auguste, et sa violence meurtrière contre les étrangers prédateurs, s'articule autour de la même dénonciation qui fait de l'exploitation sexuelle des femmes *mā'ohi* la métaphore de l'appropriation de la terre par les étrangers. Mais la vengeance d'Auguste est une entreprise futile et hypocrite qui n'aboutit à rien à la fin du roman, sinon qu'ajouter de la violence à la violence. La campagne sanglante du père de famille contre les prédateurs métropolitains, les homoncules pervers, soulève par effet de miroir, la question fondamentale de la responsabilité individuelle, présente en filigrane tout au long du roman. La spoliation des richesses ancestrales, et à travers elle le désir de s'emparer de l'âme *mā'ohi*, a-t-elle pu accélérer la déchéance du père de famille, l'héritier des grands guerriers de l'ancien royaume polynésien, et expliquer voire justifier ses violences répétées contre les siens ? La réponse est négative dans *Pina* ; s'il existe une relation claire entre la perte de la terre et la marginalisation économique des descendants directs de ceux qui furent dépossédés, la brutalité indiscriminée d'Auguste (et de l'autre père de *Mutismes*)

discrédite son combat et son statut de victime. L’auteure condamne sans appel le paradoxe inexcusable de tels comportements : « Cette violence puait, elle haïssait « l’étranger » et battait ceux qu’on dit aimer. » (Peu 2021 : 86). Le destin destructeur du père *mā’ohi* est dans ce contexte l’aveu d’une confusion et d’un affaissement moral historique. Au lieu de protéger sa terre et sa famille de l’appropriation des étrangers, comme l’ancêtre illustre Matahi le fit en combattant l’armée française, Auguste la pille, faisant écho par ses actions au comportement des homoncles étrangers qu’il prétend corriger. Le sacrifice n’est plus de mise, et toute conscience morale semble avoir disparu chez certains Occidentaux comme chez certains Polynésiens. Face à cette corruption morale omniprésente, le triomphe d’Hannah et de Pina à la fin du roman et la mort brutale d’Auguste et de Michel marquent une étape symbolique dans les rapports entre Tahiti et la France chez Peu. Le succès des deux jeunes filles au niveau local et international exprime un rejet puissant des discours du passé ; le pouvoir écrasant de la violence physique masculine et l’obsession exotique perverse pour les corps *mā’ohi* par les homoncles de tous bords. Peu à travers ses deux héroïnes imagine un chemin double vers l’indépendance et le recouvrement de cette âme mythique. Il passe par l’émancipation personnelle et la liberté politique, tout en exaltant la partie la plus essentielle et, selon elle, la plus précieuse de l’héritage colonial français, la littérature.

Bibliographie

- Bardolle, Olivier (2008) *De la prolifération des homoncles*. Dijon-Quetigny : l’Esprit des Péninsules.
- Bousquet, Louis (2022) « D’un Michel l’autre: immoralisme, tourisme sexuel et irresponsabilité. » [In :] *Romanica Wratislaviensia*, Vol. 69 ; 197–206.
- Dällenbach, Lucien (1977) *Le Récit Spéculaire, Essai Sur La Mise En Abyme*. Paris : Editions du Seuil.
- Draperi, Philippe (1996) *O Taiti ou La Nef des Fous*. Papeete : Haere Po.
- De Foras, Amédée (1883) *Le Blason, dictionnaire et remarques*. Grenoble : Joseph Allier. [In :] Dällenbach, Lucien (1977) *Le Récit spéculaire, Essai sur la mise en abyme*. Paris : Editions du Seuil.
- Loti, Pierre ([1880] 2015) *Le Mariage de Loti*. Kindle edition.
- Marcelli, Daniel (1996) « Une psyché vide d’émotion exige un corps plein de sensations. Du lien précoce au lien d’addiction. » [In :] *Cahiers de Psychologie Clinique*, Vol. 6; 279–284.
- Houellebecq, Michel (2001) *Plateforme*. Mesnil-sur-L’Estrée : Flammarion.
- Peu, Titaua (2021) *Mutismes*. Papeete : Au Vent des Iles.
- Peu, Titaua (2016) *Pina*. Papeete : Au Vent des Iles.
- Titaua Peu, interview par Titaua Porcher-Wiart (2016). [En ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=ldIn7-UXCCK> [consulté le 29/05/2024].
- Saura, Bruno (2008) *Tahiti Mā’ohi Culture, Identité, religion et nationalisme en Polynésie française*. Papeete : Au Vent des Iles.
- Saura, Bruno (2011) *Des Tahitiens et des Français*. Papeete : Au Vent des Iles.
- Saura, Bruno (2015) *Histoire et Mémoire des temps coloniaux en Polynésie française*. Papeete : Au vent des îles.